

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.
DES HOMMES ET DES CHOSSES.

*Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui m
plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

[VOL. 6. QUEBEC, 5 AVRIL, 1845. No. 13]

Mélanges Littéraires.

LA FAVORITE.

(Suite.)

III.

Les nouvelles que Mme de Montespan venait de recevoir de Versailles étaient bien de nature à lui faire oublier tout à fait l'obscur personnage que nous avons jusqu'ici désigné sous le simple nom de Pierre. Ces dépêches apprenaient à la marquise la mort du second comte du Vexin, l'un des enfants qu'elle avait eus du roi. et un de ceux qu'elle avait le plus aimés.

Dès le premier moment la douleur de la malheureuse mère alla jusqu'au délire. Elle remplissait le château de ses cris de désespoir, et les efforts du duc et de la marquise de Thianges étaient impuissants pour la calmer. D'ailleurs, au chagrin que lui causait cette perte cruelle se joignait une douleur non moins poignante ; Louis XIV n'avait pas daigné écrire lui-même à la marquise pour lui annoncer la mort de leur enfant, et pour lui adresser quelques consolations toujours précieuses, en pareille circonstance, de la part d'un père. C'était Mme de Maintenon, l'odieuse rivale de la marquise, qui avait été chargée de ce devoir ; Athénaïs et surtout son frère et sa sœur avaient vu dans le silence du roi et dans le choix d'une telle confidente une disgrâce complète, cette fois, pour l'ancienne favorite et pour toute la famille des Mortemart.

Le duc de Vivonne et Gabrielle de Thianges ne quittèrent pas la marquise dans cette terrible journée. Les remords dont sa science timorée recevait déjà les atteintes ajoutaient à l'amertume de ses regrets et il eût été cruel de la laisser livrée à elle-même. Cependant vers le soir, elle sembla se calmer un peu. Etendue sur un sofa, dans cette chambre solennelle et triste que nous connaissons déjà, le visage couvert d'un mouchoir humecté de larmes, elle concentrait sa douleur pour un moment. Quelques bougies qui brulaient dans un lustre de cristal suspendu au plafond, ne jetaient qu'un reflet triste et mystérieux dans cette vaste pièce, où l'on n'entendait à longs intervalles d'autre bruit que les soupirs et les sanglots d'Athénaïs. Tous les gens de service s'étaient retirés dans les antichambres pour

ne pas gêner la douleur de la favorite du grand roi, et son frère et sa sœur la contemplaient avec une muette préoccupation, où l'ambition déçue avait la plus grande part.

Enfin, Vivonne fit un signe à Thianges et l'entraîna vers la fenêtre.— Gabrielle, dit-il à voix basse, l'indifférence du roi est inconcevable et me fait trembler. Nous ne savons pas ce qui se passe : personne n'ose m'écrire la vérité. Il faut que je parte pour Versailles cette nuit même...— Quoi ! monsieur, vous quitteriez Athénaïs dans un tel moment...— Il le faut, ma sœur... Si, comme je le crois, la passion du roi pour elle est passée, il faut que du moins elle ne nous entraîne pas dans sa chute. Je verrai le roi, je saurai...— Traiter ainsi une femme de notre illustre maison ! dit Gabrielle avec une colère hautaine ; Louis agit avec une Rochecouart-Mortemart, comme il eût agi avec la petite Fontange, une fille de rien ! C'est indigne, mon frère ! et tenez, je suis sûre que notre pauvre neveu, le comte de Vexin, ne sera pas enterré à Saint-Denis, comme les fils de France, et pourtant...— C'est probable, ma sœur, dit le duc d'un ton distrait.— Et c'est ainsi que vous recevez l'injure faite à notre noble maison, monsieur le duc ? le roi devrait pourtant savoir que notre noble famille est alliée à la sienne, et qu'il pourrait sans déroger... Mais, je le vois, vous ne songez qu'au tort que la disgrâce d'Athénaïs pourrait vous faire dans vos charges et vos dignités. Que vous importe le reste ! Eh bien ! moi, monsieur, moi qui ne suis qu'une femme, je crois qu'il est de l'honneur des Mortemart que le comte de Vexin soit enterré à Saint-Denis, que votre devoir est d'en adresser la demande au roi, et si vous ne l'osez pas, j'irai moi-même à Versailles et je dirai...— Ma sœur, nous ne pouvons tous deux quitter Athénaïs. Je vous promets de solliciter...— Il ne s'agit pas de solliciter, mais d'exiger cette faveur. Un Mortemart ne doit souffrir d'injure de personne, monsieur, pas même d'un roi de France !

Cette altercation qui devenait de plus en plus animée, fut interrompue tout à coup par un éclat de douleur de Mme de Montespan. Elle s'agitait convulsivement en disant d'une voix déchirante :— Un prêtre ! Au nom du ciel, que l'on m'aïlle chercher un prêtre !..

Le duc et Gabrielle se rapprochèrent.— Ma sœur, calmez-vous ! Athénaïs, de grâce...

Mais la favorite ne les écoutait pas. Elle était pâle comme un sceptre, et cependant ses yeux brillaient du feu de la fièvre.— C'est Dieu qui me punit, disait-elle dans une sorte de délire, je veux me réconcilier avec Dieu !.. Tous les malheurs à la fois !.. Mon pauvre enfant, mort sans un regret de son père ! Et lui, lui que j'ai tant aimé, il m'abandonne lâchement, il me sacrifie à mon hypocrite rivale ! C'est Dieu qui me frappe, vous dis je : cette fois j'ai reconnu sa main... Je veux me repentir ! que mon fils, qui est au ciel en ce moment, prie pour moi...— Mais Athénaïs, vous ne songez pas que votre confesseur ordinaire n'est pas ici et que...

Un sourire de mépris vint contracter les lèvres de Mme de Montespan.— Je ne veux pas un de ces confesseurs de la cour, dit-elle ; ils m'ont trop souvent trompée ils excusaient toujours mes fautes, parce que celui qui me les faisait commettre était roi... Jz ne veux plus de ces prêtres sacrilèges... Dans les couvents fondés ici par nos aïeux il y a sans doute des religieux simples de cœur et de pensée qui ne savent pas ce que c'est que flatter ; qu'on en fasse venir un, le plus sévère et le plus sage de tous... Je ne crains plus maintenant qu'on me reproche mes fautes, puisque je veux les expier par le repentir...

Le duc et la marquise de Thianges échangèrent un regard comme pour se demander s'ils devaient obtempérer à ce caprice du désespoir. Mais Athénaïs demandait un prêtre avec tant d'insistance qu'il était impossible de lui refuser cette consolation. Vivonne donna un ordre à l'un des valets qui se tenaient dans l'antichambre pour qu'on allât chercher immédiatement un moine dans l'un des cou-

vents voisins. Aussitôt que Mme de Montespan comprit qu'elle allait être satisfaite, elle garda le silence et retomba dans ses mornes méditations, insensible à ce qui se passait autour d'elle.

— Ma bonne Athénaïs, dit le duc avec hésitation, en se penchant sur les armoires dorées du siège de sa sœur, vous me permettrez, n'est-ce pas, de partir cette nuit même pour Paris ? Vous comprenez que le soin de notre dignité... Exige que le comte de Vexin soit enseveli à Saint-Denis, dit Gabrielle avec vivacité, et vous sentez, Athénaïs, que le fils du plus grand roi du monde...

Mme de Montespan tressaillit, comme si elle n'eût entendu que ce mot dans tout ce qu'on venait de lui dire.— Pourquoi appelez-vous Louis le plus grand roi du monde ? dit-elle avec une exaltation pleine d'amertume ; c'est que vous ne savez pas, vous, combien cet homme est égoïste, froid et impitoyable ! Pour une victoire qui ajouterait de l'éclat à son nom, il donnerait trois de ses enfants les plus chers ! Pour son plaisir d'un soir il sacrifierait l'honneur de la femme la plus pure et la plus respectable ! Et l'on m'a enviée, moi, et l'on m'a crue heureuse, et il s'est trouvé des femmes qui ont cherché à me supplanter ! Oh ! qu'elles souffrent ce que j'ai souffert et je serai vengée ! Le grand roi est un mauvais père et il ne sait pas aimer ! Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi la force de le haïr !

Le duc de Vivonne jeta autour de lui un regard de crainte.— Plus bas, ma sœur, je vous en supplie, dit-il en se rapprochant d'Athénaïs ; on pourrait vous entendre, et si l'on répétait au roi...— Nous sommes entourés ici d'espions comme partout, ajouta Gabrielle de Thiangés, et si la veuve Scarron ou le père La Chaise venaient à savoir...

— *Pax vobiscum*, dit tout à coup une voix nazillarde derrière eux.

Tous les trois tressaillirent et se retournèrent avec vivacité. La porte de la chambre venait de s'ouvrir et un moine, en costume de chartreux, le visage entièrement couvert de son capuchon blanc, les bras croisés sur sa poitrine, était debout sur le seuil, dans une contenance humble et timide. A ses côtés se tenait Job, qui l'avait introduit et qui, sans doute peu familier encore avec le cérémonial, avait oublié d'annoncer le nouvel arrivé. Vivonne fit un geste de colère et la marquise de Thiangés rougit d'une inconvenance qui lui semblait porter atteinte à la dignité des Mortemart ; mais Mme de Montespan se leva et s'approcha rapidement du moine :— Soyez le bienvenu, mon père, dit-elle de cette voix pleine d'espérance dont le mourant salue le médecin qui doit la sauver ; et vous, monsieur le duc, vous, ma sœur, laissez-moi un moment avec ce bon père qui va me réconcilier avec Dieu...— Je reviendrai prendre congé de vous avant mon départ, dit le duc en s'inclinant. Athénaïs, j'aurai besoin de vous retrouver du calme.— Ma sœur, murmura Thiangés à l'oreille de la marquise, ne vous humiliez pas trop devant ce moine qui descend peut-être d'un ancien vassal de notre famille...

Puis tous les deux passèrent sans le regarder devant le chartreux, qui était resté immobile et pensif au milieu de la chambre, tandis que des éclairs semblaient jaillir de ses yeux par dessous son capuchon blanc. Quand ils furent sortis et quand la porte se fut renfermée sur eux, le moine se retourna vers la marquise et lui dit d'une voix seconde :— Vous avez fait demander un confesseur, madame ?

Mme de Montespan leva les yeux sur cette figure voilée, solennelle et mystérieuse comme un spectre, et elle ne put s'empêcher de frissonner. La lueur des bougies perdue dans cette chambre vaste et sombre ne jetait qu'un reflet incertain sur les objets. Un profond silence régnait à l'entour, et cette voix grave qui semblait s'échapper avec peine des draperies qui couvraient le religieux avait quelque chose de funèbre. La marquise, cependant, soutenue par son exaltation fébrile, fit signe au chartreux de s'avancer plus près encore :— Mon père, je vous ai fait venir parce que j'ai besoin des consolations que la religion prodigue à l'âme péché

resse. Vous savez, mon père, que ma famille a comblé de bienfaits votre monastère: Pour prix de ces bienfaits je vous demanderai à vous, avant même que vous écoutiez ma confession, de ne pas me flatter parce que j'ai été puissante et d'être pour moi un juge sévère.—Je serai pour vous un juge sévère, répéta le moine d'une voix étouffée dans laquelle un auditeur attentif eût trouvé pourtant une amère ironie.—Mon père, reprit la marquise d'une voix faible, vous n'avez peut-être jamais quitté cette solitude, et dans le silence de votre couvent, loin des bruits du monde que vous avez quitté, vous ne connaissez pas le scandale honteux que j'ai donné à la France tout entière...— Je le connais, madame, dit le chartreux du même ton qu'auparavant.—Vous le connaissez aussi! Il est donc vrai que le bruit de ma honte a pénétré partout... dans les cloîtres et dans les chaumières, dans les villes et jusque dans cette province obscure qui a été le berceau de ma famille!... Vous savez quelles sont les fautes de la malheureuse femme qui est là devant vous; eh bien! mon père, par pitié, dites-moi si vous croyez que Dieu puisse me les pardonner jamais.

Le moine ne répondit pas. La marquise se jeta à ses genoux et reprit en élevant ses mains tremblantes vers le sombre et mystérieux confesseur:—Mon père, de grâce, dites-moi que je puis encore effacer tant de fautes! Dites-moi que le bras de Dieu cessera de s'appesantir sur moi et de m'enlever tous ceux que j'aime sur la terre pour me punir du passé! Le monde ne sait pas combien j'ai souffert; il n'a vu que la femme riche, puissante et enviée; il n'a pas vu la femme humiliée, le cœur déchiré, l'âme tourmentée de remords! Mon père, dites-moi que Dieu, qui connaît mes souffrances, aura pitié de mes faiblesses! Tout était contre moi, l'orgueil, les flatteries, les séductions, le hasard, mon cœur lui-même... et du moment de ma chute, les regrets et les souffrances ont commencé! Je n'ai eu rien de noble et de saint dans le cœur qui n'ait été flétri et déchiré par ce fatal amour; femme puissante et presque reine, j'ai été supplantée par un rivale; issue d'une noble maison, j'ai déshonoré le nom que je portais; épouse, j'ai été humiliée par celui dont je devais être la compagne; mère, j'ai été frappée dans mes enfants, et ceux qui restent me reprocheront peut-être un jour même l'éclat de leur naissance!... Partout contre moi se sont élevés des cris de mépris et des malédictions, et les malédictions m'ont porté malheur! Oh! mon père, mon père, dites-moi que Dieu peut encore me pardonner!...

En parlant ainsi la marquise se traînait aux pieds du moine, et saisissant convulsivement sa robe de bure, elle attendait une parole de consolation et de pitié. Le moine restait toujours immobile et silencieux.

—Mon père, mon père, reprit-elle avec terreur, suis-je donc condamnée sans espérance! Oh! voyez comme je pleure, voyez comme je souffre! vous qui êtes un homme simple et selon Dieu, vous ne me direz pas que le repentir est fermé au pécheur! le Christ lui-même a pardonné à la femme adultère quand elle pria et pleura à ses genoux!...—Le Christ, c'est possible, dit une voix brusque sortie de dessous le capuchon du moine, mais un mari, jamais...

Mme de Montespan retomba en arrière comme frappée d'un coup de poignard. Au même instant la robe blanche et le capuchon de chartreux volèrent à l'autre bout de la chambre, et la marquise se trouva face à face avec le personnage que nous connaissons déjà sous le nom de Pierre. Mais cette fois il s'était débarrassé de la large perruque et des moustaches qui changeaient sa véritable physionomie, et Abénaïs avait reconnu son mari, le marquis de Montespan.

(La fin au prochain numéro.)

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 5 AVRIL, 1845.

Dans la dernière quinzaine l'hiver a deux fois joué le tour à nos élégants et à nos élégantes. Deux fois le soleil avait eu le dessus dans le combat qu'il livre à l'immortel vieillard à perruque blanche et deux fois celui-ci l'a terrassé, baillonné, voilé et nous a nous-mêmes enveloppé de son blanc et froid manteau. Nous qui prenons sagement le tems comme il vient vu que ce serait peine et chagrins perdus que de vouloir l'avoir comme il ne vient pas, nous ne disons rien, nous ne murmurons pas, nous bornant à enregistrer ses faits, lubies et gestes afin de lui montrer plus tard combien il est capricieux et tâcher de le corriger. Mais il n'en est pas ainsi, surtout de nos belles qui avaient commencé à dégager leurs frais minois des fourrures de toutes les couleurs, de toutes les espèces, qui les encadraient. L'automne dernier elles les trouvaient admirables ; mais si ! il y a six mois de cela ! six mois, six éternités pour une toilette, c'est trop fort. Vive l'été, vive le soleil, le brûlant soleil qui fait changer en une journée la couleur des robes et les robes ! la couleur des chapeaux et les chapeaux. Depuis quelques jours notre ville prenait un aspect tout-à-fait printannier.....halte-là ! un mot d'explication pour nos lecteurs d'outre-mer. Comme notre journal s'expédie dans toutes les contrées du monde et autres pays inconnus, il est bon de dire ce que nous entendons à Québec par un air printannier. Nos abonnés de Rome, de Naples, de Florence ou de Constantinople pourraient croire que cela veut dire que les géraniums sont fleuris en pleine terre, que nos marchés sont encombrés de légumes nouveaux, que les marchandes de cerises et de fraises parcourent nos rues, que les fleurs d'orangers embaument l'air de leur parfum et blanchissent de leurs feuilles les allées de nos jardins, que l'accacia, le lilas laissent ondoyer leur riche verdure ; il n'en est point tout-à-fait ainsi. Voyez plutôt :

Le printemps s'annonce dans nos parages septentrionaux d'une manière un tant soit peu différente. Nos chemins, de blancs qu'ils étaient, prennent une teinte plus foncée, le soleil, comme dit un auteur, ruisselle sur les toits, la neige se liquéfie et ruisselle dans les dalles ; de profondes crevasses se creusent, se croisent, sillonnent en tous sens pour donner passage aux flots vaseux qui se précipitent et se rencontrent à chaque coin de rue. De tems en tems une avalanche de glace molle ou de neige durcie vient troubler la monotonie de cette scène et les promeneurs qui ont remplacé la grosse casquette fourrée attachée sous le menton par le chapeau glacé, élégamment ou crânement posé sur l'oreille, les gantelets chauds, par le gant peau de daim, prennent une démarche plus légère, se cambrent plus joliment, risquent le jonc à pommette d'or au lieu du bâton ferré et au moment où quelqu'un les observe, oubliant les lois de l'équilibre, ils sont précipités sur le dos par un sol perfide qui a fui sous leurs pieds ; la canne vole au loin et va couper en étoile une grande vitre des magasins à la nouvelle mode, tandis que le chapeau glacé vogue en se dandinant le long du ruisseau. Nos promeneuses sont quelquefois victimes d'accidents analogues, (mais nous n'en ferons point la description, de peur que nos lecteurs de Constantinople ne fassent les frais de venir passer le printemps prochain en Canada).

Les lilas ni les orangers ne sont en fleurs dans nos champs ; mais en revanche on voit modestement percer à travers la neige les pieux des clôtures ; dans un mois d'ici l'on apercevra aussi la douce primevère. Notre noble fleuve voit flotter

sur son sein des ilots aux figures bizarres, son eau d'azur ronge à regret ses bords argentés où l'on voit éparses çà et là les carcasses de chevaux jadis vaillants, de chiens fidèles ; ce que c'est que de nous ! aujourd'hui fiers, glorieux, demain un paquet d'os, un peu de cendre. O ! philosophie ! prête nous tes douces consolations ?

N'importe ; le printemps vient ici à sa manière, l'été le suivra, l'automne lui succèdera, l'hiver ne perdra point son tour, il viendra, reviendra de nouveau alors que nous aurons passé pour ne plus revenir. N'importe encore ; ces infatigables saisons retrouveront nos descendants qui, si l'on en juge par le passé, leur feront regretter le bon vieux tems d'aujourd'hui.

PROROGATION DU PARLEMENT.

Son Excellence le gouverneur-général a prorogé le parlement provincial Samedi dernier par un discours vraiment d'honnête homme, (parole d'Aurore !) nous ne reproduisons pas cette drôle de harangue, notre journal est trop grave pour cela ; nous la laissons à ces farceurs de journaux sérieux. Nous allons seulement rapporter à nos lecteurs le discours que fit Lord Metcalfe à ses ministres, immédiatement après être revenu du parlement.

Son Excellence est arrivée la première dans la chambre du Conseil Exécutif ; les ministres arrivent tout suans ; ils ont couru presque tout le long du chemin pour tâcher de suivre les équipages du gouverneur ; mais en vain, les chevaux du carrosse vice-royal ont meilleur jarret que ceux qui sont attelés au char de l'Etat. Par exemple ces derniers coûtent beaucoup plus cher, ce qui compense les choses à la façon de la balance du trésor entre le Haut et le Bas-Canada.

Son Excellence :— Arrivez, arrivez messieurs, que je vous dise au moins ma façon de penser après l'avoir cachée à ces représentants que la peste étouffe, eux et le gouvernement responsable ! Ah ça qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie qu'est venu me faire Sir Allan McNab ; il avait l'air de vouloir me mystifier avec son sermon moitié constitutionnel et financier : il avait l'air de nous faire une charité en nous accordant les subsides qui sont votés par le parlement impérial, entendez bien, par le parlement impérial et non point par cette mesquine corporation que vous avez l'arrogance d'appeler un parlement provincial, conduit par un bureau que vous avez l'audace d'appeler un ministère, un cabinet !

L'hon. Dominique : (à part)— Ah mon dieu ! la vieille histoire qui revient ! Le voilà justement comme avant la crise. Sur quelle herbe a-t-il marché aujourd'hui ! Faudra-t-il résigner encore une fois . . . je veux dire voir résigner encore mes collègues. Ce n'est pas moi qui donne ma démission il est vrai, mais c'est tout comme.

L'hon. Smith (à part)— Milord a l'air fâché. Qu'il ne me fâche pas, par exemple ; car je donne ma démission dès l'année prochaine.

L'hon. Draper : (à part).— Hélas ! faut-il recommencer à batailler ici après avoir bataillé là-bas. S'il nous reçoit de cette façon-là je résigne et je passe dans l'opposition.

Mr. Higginson (qui a entendu Mr. Draper)— Calmez-vous, ce ne sera rien ; son Excellence est fort inquiétée aujourd'hui par son cancer, compliqué d'une attaque de goutte.

L'hon. Viger : (à part)— Ciel ! l'ingratitude se glissera-t-elle aussi dans le cœur des grands ? je croyais qu'elle n'atteignait que les peuples.

L'hon. Papineau : (à part).— Il paraît que son Excellence n'est pas de bien joyeuse humeur aujourd'hui ; mais ça se passera ; et puis si ça ne se passe pas, près tout cela ne fait pas grand'chose : il n'y a pas ici de rapporteurs pour les jour-

naux ; les affronts cachés sont à moitié pardonnés.

Son Excellence :— Ah ça ! que marmottez-vous donc tout bas tous ensemble ?

L'hon. Dominique : s'avançant d'un air timide :— Milord les paroles de Sir Allan. . . .

Son Excellence :— Retirez-vous ! comment osez-vous paraître devant mes yeux après votre duel.... ?

L'hon. Dominique :— Je sais, milord, que j'ai commis une faute, mais enfin dans la position où j'étais, que me fallait-il faire ?...

Son Excellence :— Tuer votre adversaire.

L'hon. Dominique :— Mais milord

Son Excellence :— Ou vous faire tuer ; cela eût peut-être mieux valu encore.

L'hon. Dominique (à part) :— Ah mon Dieu, je suis mort. Morfondez-vous donc, allez donc sur le champ de bataille pour ces gouverneurs. . . . c'est égal il ne me fera pas résigner ; on verra qui de nous deux aura le dernier.

L'hon. Draper :— Milord, le discours de sir Allan McNab qui paraît avoir tant déplu à votre Excellence lui a été dicté par nous-même. Vous savez que nous avons en ai mauvaise réputation en fait de gouvernement responsable qu'il fallait bien en terminant la session jeter un peu de poudre aux yeux des électeurs, surtout à ceux des localités qui n'ont pas reçu d'argent.

Son Excellence (s'apaisant) :— Ah ! c'est une autre affaire ; vous auriez dû me prévenir de ce tour-là qui en effet n'est peut-être pas mauvais. Pourtant si vous m'aviez consulté je vous aurais peut-être empêché de faire cela car il ne faut point trop parler de gouvernement responsable ni faire de promesses pareilles, car le peuple finit par prendre cela au sérieux et l'on a mille peines ensuite à lui faire entendre le badinage. (*Son Excellence rit.*)

Tous les ministres rient du bout des lèvres : Eh ! eh ! eh ! eh ! eh ! eh ! eh ! eh ! eh !

Son Excellence tire un papier de sa poche et se met en devoir de le lire à haute voix ; derrière elle se tient Mr. Higginson qui lui souffle les mots que milord ne peut déchiffrer.

“ HONORABLES MESSIEURS.

“ Enfin la session, une session laborieuse, est terminée ; les subsides sont votés, tout l'argent que vous avez demandé a été accordé. Remerciez-moi messieurs, car sans moi, sans la part active que j'ai prise dans les affaires du pays, en dehors de mon cabinet, sans les généreuses charités que j'ai prodiguées, sans les précautions que j'ai prises avant, pendant et après les élections, où en seriez-vous messieurs, avec une opposition forte, unie, habile, vertueuse comme celle que le pays a envoyée dans le parlement, où en seriez-vous, je vous le demande, où en seriez-vous, (un verre d'eau, s'il vous plaît !) Tous les ministres se précipitent vers la porte et crient au messager : Un verre d'eau, un verre d'eau pour milord ! Le messager arrive le chapeau sur la tête. Mr. Smith renverse le chapeau du revers de la main tandis que Mr. Dominique s'empare du plateau et du verre d'eau qu'il va présenter à son Excellence. Milord boit, puis continue :—

“ Mais, messieurs, tout n'est pas accompli encore. Il nous reste beaucoup à faire pour l'an prochain. D'ici à l'automne il nous faut des efforts incessants pour augmenter notre majorité, car travailler comme nous sommes, est, vous le savez, impossible. A l'œuvre donc, mes amis ; ne négligez rien ; que l'argent que vous vous êtes voté serve à plusieurs fins et serve aux plus fins ; que dans chaque ville on soude les plus anciens journaux, qu'on s'y crée des influences par tous les moyens ; il ne manque nulle part de mécontents et de traîtres ; commencez par diviser les rangs libéraux ; ébranlez les masses ; jetez la discorde entre les représentants, parlez à la jalousie des uns, à la cupidité des autres, promettez tout ce que vous voudrez à tout le monde ; il y va de mon honneur et de votre existence comme ministres. Adieu, messieurs, je vous reverrai bientôt et nous pourrons

nous consulter sur le meilleur moyen d'atteindre à nos vues. Constance finesse, et pas de scrupules ; telle à toujours été ma devise dans les positions difficiles où je me suis trouvé jusqu'ici ; gravez ces mots dans vos cœurs, et avec cela nous pourrions affronter bien d'autres périls que ceux par lesquels nous avons passé jusqu'ici."

Son Excellence sort brusquement ; les ministres s'entregardant, s'essuient le front et sortent sans mot dire.

Nous remercions avec reconnaissance réception d'un exemplaire du *Pamphlet de Buell*, contenant les faits et gestes du colonel (!) OGLE GOWAN. Nous prions l'honorable Dominic Daly d'accepter nos sincères remerciements pour cette gracieuse attention de sa part, et nous l'assurons que selon ses intentions nous aurons l'honneur de passer cet intéressant opuscule, dès que nous l'aurons lu nous même, à Mr. le rédacteur du *Canadien* qui sera, nous en sommes certain, charmé de lier plus intime connaissance avec le personnage distingué dont ce journal ne parle qu'avec les termes de la plus exquise courtoisie et de la plus haute considération.

Les représentants sont rentrés chez eux pour mettre ordre à leurs affaires. Nous les plaignons s'ils les arrangent comme celles du pays.

Le ministère a prorogé la législature avant d'avoir vidé les questions les plus importantes de son programme. Que lui importe ! il a vidé notre coffre.

On dit que le poste de police à Lachine sera doublé jusqu'à ce que tous les représentants du Haut Canada aient regagné leurs foyers.

L'*Aurore* dit que le discours prononcé par le gouverneur-général à la clôture du parlement est le discours d'un honnête homme. Allons, si c'est le cas, le cabinet est décidément en antagonisme avec son Excellence.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE.

14 RUE COUILLARD, - QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros.—Le prix d'abonnement est de DIX CHELINS payable par semestres de 24 numéros d'avance.